

Recherches sociographiques



Albert FAUCHER, *Québec en Amérique au XIXe siècle*

Fernand Dumont

Volume 14, numéro 3, 1973

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055629ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055629ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dumont, F. (1973). Compte rendu de [Albert FAUCHER, *Québec en Amérique au XIXe siècle*]. *Recherches sociographiques*, 14(3), 401–402.

<https://doi.org/10.7202/055629ar>

COMPTES RENDUS

Albert FAUCHER, *Québec en Amérique au XIX^e siècle. Essai sur les caractères économiques de la Laurentie*, Montréal, Fides, 1973, 274 p.

Albert Faucher a voulu condenser dans ce livre, je pense bien, sa riche expérience d'historien. Il ne s'agit pas d'une monographie au sens où on l'entend d'habitude car la variété des problèmes abordés, la richesse des références ne saurait relever d'une enquête commencée depuis peu. Il ne s'agit pas davantage d'une synthèse, toujours selon l'entendement usuel : l'auteur laisse de côté ou ne traite qu'incidemment des thèmes qui mériteraient ailleurs de plus longs développements. Muni d'une érudition longuement acquise dans les livres et dans les archives, Faucher poursuit librement sa réflexion autour d'un problème.

Problème d'histoire comparative : ce qui n'est pas courant dans l'historiographie québécoise. C'est la première leçon que l'on retiendra de la lecture de ce livre. En quête de traits originaux de la croissance économique du Québec, Faucher pose comme première règle de méthode qu'il faut d'abord situer cette croissance dans le plus large contexte du continent.

C'est pourquoi, sans doute, ce livre d'histoire commence paradoxalement par une longue contestation théorique d'un mémoire de la Chambre de commerce de la Province de Québec présenté à la Commission royale d'enquête sur les perspectives économiques du Canada en 1956. Je parie qu'il y a, dans ce point de départ, un effet d'humour caché : l'historien a voulu illustrer sa façon d'élucider le passé en se confrontant d'abord avec un exemple bien précis de la manière dont les idéologies d'aujourd'hui s'y reportent.

Mais, dans ce prologue, au lieu d'opposer l'histoire à l'idéologie, l'auteur invoque la théorie économique. Historien déconcertant, s'il en est ! C'est que cet historien, à tout prendre, est aussi un économiste. En tout cas, soucieux de l'événement, il ne dédaigne pas les modèles. À cet égard, on doit lui faire un reproche : celui de ne pas nous avoir livré, avant la conclusion de son livre, son intention exacte. Je rapporte ce passage terminal pour épargner peut-être au lecteur éventuel une méprise qui m'a hanté tout au long de la lecture de l'ouvrage : « Comment donc se présente la province de Québec dans son contexte géographique et technologique du XIX^e siècle si on la dépouille, autant que possible, de ses attributs anthropologiques, afin de mieux éclairer la scène où se déroule la dynamique des coûts ? La question n'implique pas un refus d'admettre l'importance des facteurs culturels dans l'explication du développement économique mais elle suppose, dans cette étude qui se présente comme une introduction au sujet, un effort pour les écarter momentanément, ou hypothétiquement, dans le dessein de mettre au jour le jeu des forces du marché » (p. 222).

On ne saurait mieux définir une intention de *réduire* un complexe social à quelques variables primordiales inspirées par la science économique ; et pourtant, le souci de la temporalité, de l'événement, de la diversité des structures et des conjonctures est partout présent dans ce livre : par exemple, on n'aura jamais mieux reconstitué ce qu'était la ville de Québec à l'âge du bois et de la voile.

Le diagnostic porté finalement sur la genèse de notre situation économique et sociale importe souverainement pour nos grandes options d'aujourd'hui : « Le fédéralisme canadien a-t-il profité à l'Ontario ? Assurément. Et pourtant, ce serait regarder les choses du mauvais bout de la lunette que d'y voir la cause de sa vigueur économique. Le protectionnisme n'a pas engendré la suprématie économique de l'Ontario ; plutôt, c'est l'ascendant économique de l'Ontario qui a engendré un fédéralisme favorable aux régions déjà privilégiées. Si, par la suite, les politiques fédérales ont pu favoriser de façon particulière le développement industriel de l'Ontario, c'est parce que les règles du jeu capitaliste exigeaient que l'économie transcontinentale fût polarisée par le Bassin laurentien, par la région ontarienne principalement, pour autant que s'y réalisaient les conditions d'efficacité maximale dans l'exercice de cette fonction. »

Mais le diagnostic vaut dans les limites du modèle. Faucher ne l'ignore pas, lui qui a minutieusement délimité le cadre strict des questions historiques qu'il a voulu poser : géographie, coût, technologie. Ce n'est pas par hasard, peut-on croire, que le livre se termine par cette phrase : « La technologie est œuvre de l'homme. » C'est une invite à reprendre le livre à rebours, à retrouver cette dimension « anthropologique » que Faucher a délibérément mise à l'écart ; mais qui, dans l'état actuel de la recherche, pourra effectuer avec la même rigueur et la même érudition cette autre lecture ?

Fernand DUMONT

*Institut supérieur des sciences humaines,
Université Laval.*

Jean-Pierre WALLOT, *Un Québec qui bougeait. Trame socio-politique au tournant du XIX^e siècle*, Les éditions du Boréal Express, 1973, 345 p.

M. Jean-Pierre Wallot, qui est encore un jeune historien, a déjà beaucoup travaillé. Il nous prévient, dans l'introduction de cet ouvrage, qu'il a choisi très tôt comme objet principal de ses recherches la seconde génération des Québécois d'après la Conquête (1791-1829). Ce projet a été poursuivi avec diligence en plusieurs études dont neuf sont ici réunies. Publiés d'abord en diverses revues, ces textes ont été amendés et retouchés, de sorte que le livre forme un ensemble organique.

Cette période de l'histoire québécoise fut décisive sous beaucoup d'aspects. C'est l'époque de la première révolution commerciale, celle aussi où le parlementarisme devient un lieu décisif d'émergence pour les idéologies définitrices de notre société. Des attitudes de fond se sont alors formées, chez les francophones et les anglophones, dont on reconnaît encore la marque dans nos consciences et nos conflits d'aujourd'hui. Pour le sociologue, le présent ne se déchiffre pas en bloc ; il doit y voir, pour une très large part, la formation en surface dont le passé peut révéler les strates comme en une sorte de géologie. À la condition que l'on ne se borne pas à raconter le passé, que l'on en dégage une problématique. En l'occurrence, le sociologue reconnaîtra qu'il est particulièrement bien pourvu par ce livre d'un collègue historien. Car M. Wallot, familier comme nous ne le serons jamais avec les archives du temps, ne s'empare pas de son savoir documentaire comme d'une propriété exclusive pour en déduire des constats qui, au regard du non-spécialiste, apparaîtraient fatalement comme des dogmes. Il nous invite à discuter de sa façon de voir, il lui donne un caractère provisoire et relatif.

Aussi, c'est la quatrième de ces études qui me paraît constituer la clef, le véritable porche de l'ouvrage : peut-être, je dois l'avouer, est-ce simplement à cause de ce goût pour la discussion théorique qu'éprouve particulièrement le sociologue... Ce chapitre s'intitule : « La crise sous Craig (1807-1811) : nature des conflits et historiographie. » M. Wallot nous y offre d'abord un inventaire précis des problématiques des historiens francophones et anglophones. Nous avons rarement